

Pouvoirs et institutions

CHAPITRE 1 : UNE SCIENCE DU POLITIQUE ? REGARD SOCIOLOGIQUE ET OBJETS POLITIQUES

I. Qu'est-ce que « la » science politique ?

A. Science(s) politique(s) et sociologie du politique : un paysage bizarre

La science politique a émergé à côté du droit. Du point de vu institutionnelles on a deux sciences politiques, celle des IEP avec un processus sélectif. La deuxième est celle de l'université (avec science politique au pluriel). Il y a 4 sous espaces dans la science politique : les politiques publiques ; les relations internationales ; la philosophie politique et la sociologie du politique. La science politique aujourd'hui garde une trace de ces sédimentations.

- « Politologue », « politiste » et « sociologue du politique » : que veulent dire ces labels ?

✚ Le **politiste** est une personne qui pratique différentes discipline pour éclairer des phénomènes sociaux politiques.

✚ Le **sociologue du politique** est celui qui va s'occuper des questions politiques au sens large du terme.

✚ Le **politologue** peut être une personne qui est professionnel de la discipline elle se qualifie elle-même par ce label. Il a une volonté d'arrimer sa connaissance politique à des fins pratiques. C'est avec ce terme que la frontière est la moins nette entre les deux sciences politiques.

II. Qu'est-ce que la sociologie politique ? Une science politique ?

A. Une définition par contraste : la sociologie politique dans la famille des sciences sociales

La sociologie vient de *logos* signifiant à la fois le discours et la logique. Il faut comprendre comment le monde social fonctionne. C'est l'idée d'une détermination du tout sur le collectif. On part du postulat que l'on pense et que l'on agit politiquement comme on est socialement (selon **Graham Allison**). La méthode sera de la démonstration, de l'explication, la caractéristique de cette méthode est la suspension du jugement de valeur.

Les objets de la philosophie sont plutôt des idéaux que des pratiques ordinaires, et plutôt des fondements normatifs. Dès lors, on observe que la sociologie et la philosophie n'ont pas la même méthode. Alors qu'en sociologie on a une méthode beaucoup plus empirique. Mais il y

a en même temps de nombreux points de passage en la philosophie et la sociologie, par exemple, la rigueur dans le raisonnement philosophique est transposée à la sociologie.

L'histoire consiste en l'étude du passé tandis que la sociologie consiste en l'étude du présent. L'histoire est du côté de la singularité (idéographique) tandis que la sociologie est du côté des généralités (nomologique). Cependant, une bonne sociologie est attentive au contexte et pas seulement à la régularité.

B. Une définition « négative » : les explications refusées

1. Le refus des explications psycho(patho)logique : une question de focale

L'explication des comportements n'est pas à rechercher chez tel ou tel individu. Le sociologue comprend que le facteur psychologique est pris en compte car il considère que les explication des comportements ne se trouve pas dans les particularités mentales ou psychiques des individus. La philosophie et la sociologie cherchent à comprendre l'inconscient. La sociologie ne se désintéresse pas du processus psychique.

→ Exemple du complexe d'Œdipe qui ne s'analyse pas singulièrement car il est purement psychologique.

La sociologie ne se désintéresse pas des comportement incongru, elle va les considérer comme les comportement les plus normaux : exemple du *Suicide* de Durkheim. C'est aussi ce que fait **Becker**, qui a travaillé sur les fumeur de marijuana. Il s'intéresse aux carrières déviantes mais pas à comment on devient déviant, il cherche à savoir à quel moment on est reconnu en tant qu'outsider.

La sociologie ne désintéresse pas des particularités individuelles. **Yann Kerschau** avec son ouvrage *Hitler* montre comment on peut travailler sur des sujets « glissant ». Il étudie dans son ouvrage dans quelle mesure Hitler a été suivi. On peut faire la sociologie d'un individu étranger pour le relier au monde social.

2. Le refus du biologisme : mettre à distance et/ou revisiter les explications naturalistes

Les comportements d'un point de vu sociologique ne sont pas recherchés dans la biologie, mais dans le social ; elle n'est pas à rechercher dans le donné des gènes, mais par la construction humaine. L'argument est de dire que la biologie n'aurait pas la même puissance s'il l'on ne l'investissait pas avec un sens social. Les différences biologiques ne seraient pas aussi efficaces si elles en n'avaient pas aussi bien été investies par les individus. Rien n'est innée mais tout s'acquies. Il y a une réelle différence entre le sexe et le genre.

Bourdieu s'intéresse à la domination de l'homme sur la femme dans le monde social. Il parle d'une féminisation des métiers qui s'accompagne d'une dégradation de la reconnaissance sociale de ceux-là.

La question du genre a une place très importante, on observe qu'il y a une résistance de l'explication biologique au détriment de l'explication sociologique, l'exemple avec les championnes de natation qui ont du passer des tests biologiques suite à des records de nage impressionnant.

3. L'exemple de l' « intuition féminine »

L'intuition féminine c'est la rencontre entre un mélange de psychologie et de tendance naturalisant. Il faut comprendre d'où vient l'efficacité de cette représentation.

La sociologie peut être capable de révéler des intuitions. L'intuition féminine n'est pas retenue par la sociologie car elle ne peut pas se prouver empiriquement. Cette idée perdure puisqu'elle renvoie à des positions dominées dans l'espace social. **Johan Scott** va montrer comment quelque chose peut être faux sociologiquement mais tenir socialement.

→ On refuse les explications psychologiques, biologiques car on recherche d'autres phénomènes sociaux à travers une pensée relationnelle.

C. Une définition « positive » penser relationnellement la force du social

La sociologie a vocation à répondre à deux grands types de question, la première c'est *comment l'agrégation de produits individuelles produit des processus collectifs* et vice-versa.

1. Comment l'agrégation de conduites individuelles produit des processus collectifs ?
« *Les hommes font l'histoire mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils font* » (Marx)

L'Etat c'est le produit d'un grand nombre d'action individuelles de luttes. Ce sont les seigneurs féodaux qui vont progressivement inventer l'Etat : « *Ils ne voulaient pas tout le terrain, ils voulaient seulement le terrain d'à côté* ». Les hommes sont bien les acteurs de leur histoire sans pour autant savoir qu'ils en sont les acteurs. Dès que les gens se mettent à plusieurs, ils produisent des effets d'aucun d'entre eux ne souhaitaient en tant que tel, c'est ce qu'on appelle **l'effet pervers** (ou effet de composition). L'action à partir du moment où elle est collective déplace l'intentionnalité.

Boudon offre un aperçu très clair de l'effet pervers avec l'exemple du bouchon :

→ *tout le monde veut éviter les bouchons, donc ils partent plutôt, mais cela a pour conséquence que tout le monde soient dans les bouchons en partant plus tôt.*

Cela ne signifie pas non plus que les individus n'ont pas d'intention, au contraire : les acteurs ont des intentions. Les intentions n'expliquent pas en tant que tel les actions. Cela va dépendre du cap de l'interaction ou de la dynamique même de l'interaction.

2. Comment les processus sociaux influencent les conduites individuelles ? « *You stand where you sit* » (G.Allison)

La plupart des études montrent que s'il on est une jeune femme d'une catégorie socioprofessionnelle moyenne, on a moins de chance d'aller voter qu'un homme d'âge mûr qui est cadre supérieur dans le public. Tout cela pour dire que la manière dont on est positionné dans l'espace social façonnent vos dispositions et vos prises de position. Action, parole. Position qui est quelque chose de relationnel.

→ *Exemple de l'État : on peut détester l'État et être anarchiste mais l'État a une influence sur nous (citoyen, patriote, étranger, etc.) On ne va pas vivre les investissements étatiques de la même manière si on est fonctionnaire ou si on est dans le privé*

La sociologie est quelque chose de **désenchantant**, car nous rappelle que nous ne sommes pas totalement des Hommes totalement émancipés et libres. Mais cela ne veut pas dire que les individus sont les pantins de leur histoire, pour **deux raisons hétérogènes** :

- Premièrement on suivra la normativité, la prescription. La détermination sociale n'est jamais une chose simple, le monde et les individus sont compliqués, tous les facteurs ne condamnent pas mécaniquement, directement, par exemple la jeune femme ne va pas obligatoirement ne pas voter car elle peut être investie dans des partis politiques...

On a longtemps pensé que le génocide du Rwanda était un génocide de « machette », c'est-à-dire désordonné alors qu'en réalité cela a été un génocide très organisé, avec une dynamique, avec **le théorème de Thomas**, c'est-à-dire qu'on a peur d'être tué alors on va tuer et d'autres personnes font avoir peur d'être tué et vont donc tuer les autres. Le monde social est compliqué.

Même quand toutes les forces sociales tirent dans le même sens, il faut les démêler. Il faut être capable de ne pas tout écraser sur une même variable, dans le cas du génocide c'est l'ethnie. La sociologie accepte que des événements extraordinaires s'expliquent par des phénomènes ordinaires.

- Le social n'est pas seulement du côté du gros collectif mais aussi du côté de l'individu. Le social n'est pas que du fixe c'est aussi du mouvement, de l'agrégation de l'individu. Pas seulement du côté de la structure mais aussi du côté de l'événement. Pas que du côté du pratique. Aussi du côté des idées. *Dès lors pouvons-nous croire que la sociologie soit une véritable science ?*

3. La sociologie politique dégage-t-elle des lois ?

1. Comment l'agrégation de conduites individuelles produit des processus collectifs ?

Comme le monde social est compliqué, on ne dégage pas à proprement parlé les lois. Toutes les forces sociales ne tirent pas toujours dans le même sens (exemple de l'ouvrier qui n'est pas condamné). Quand toutes les forces sociales tirent dans le même sens il faut pouvoir les démêler : **construction de l'ethnie, emploi, santé...** Cela vaut aussi pour des sciences sociales plus dures. *Exemple de docteur House*. Raisonner en toute chose égale par ailleurs. Il faut pouvoir démêler différentes possibilités diagnostiques. Leur rendre à leur hétérogénéité.

Tendances lourdes et formes d'inertie mais aussi mouvement, changement. La force du social c'est aussi de la contingence, du hasard, des micro-événements. La contingence en sociologie c'est la rencontre de séries de détermination hétérogènes. Elles ne sont ni sous-déterminées ni sur-déterminées.

2. « Les lois dans l'histoire ne sont pas des lois de l'histoire » (P. Veyne) : l'art de la rétro diction.

Du fait de cette complexité, la société ne peut pas dégager des lois mais des tendances, des probabilités. « A plus de chance de... » Pas des nécessités. Il n'y pas de prédiction de l'avenir. Reconstituer ce qu'il s'est passé à la rigueur. → **Veyne** : prédiction (prédire l'avenir) et la rétro diction (reconstituer des faisceaux explicatifs à partir de ce qu'il s'est passé). Reconstituer l'explication de ce qu'il s'est passé à partir de ce qu'il s'est passé. Ce n'est donc pas un savoir prescriptif.

3. Ni prédiction, ni prescription : causalité complexe et exigence analytique spécifique

La sociologie est une science qui ne peut pas dire ce qui doit être :

- Le « il faut » au sens de la nécessité : la causalité est floue en sociologie. Il n'existe pas causes, mais des ressorts sociaux. La sociologie n'est pas une science dure (ce n'est pas non plus une science molle !)
- Le « il faut » au sens moral : la sociologie ne fournit pas de jugements de valeur.
- Le sociologue est impliqué dans son objet d'étude, il n'est pas objectif. Il oscille dans la tension entre description pure et analyse politiquement orientée. La sociologie ne peut pas à partir de ce qu'elle a été et prédire ce qu'il sera. Une des problème que le sociologue a est qu'il est pris dans ces études, cela rend difficile l'être d'être froid, donc la sociologie ne peut pas être prédictive. Elle n'est pas prescriptive, et ne doit pas l'être. On étudie l'univers qu'on habite, le problème est de penser le local en étant de dedans.

D. Travail sur le sens commun : mise à distance, dépassement et compréhension

1. Plus qu'une rupture avec tel ou tel préjugé, un système de pensée

Il y a quelques ruptures qui engagent des préjugés, c'est une rupture bien plus vaste puisqu'il s'agit de changer de pensée. Rompres non seulement avec des préjugés mais aussi avec tout un système de pensée. Il faut avoir un raisonnement contre sociétair. Le sens commun n'est pas seulement un obstacle mais aussi une matière à observer. Il faut s'écarter du sens moral, c'est-à-dire s'écarter de la morale.

Le raisonnement sociologique a quelque chose de contre sociétair car les postulat de la sociologie déstabilise nos convictions de la liberté chez les modernes. Les routines de pensée sont des pièges pour la sociologie. Ces pièges se concentre sur l'intentionnalité des acteurs plutôt que de s'intéresser sur les effets de compositions.

2. Contrarier 3 tentations spontanées : les pièges de l'artificialisme, du finalisme et de l'objectivisme

Il y a **trois pièges** dans la sociologie politique :

Le piège de l'artificialisme, ce mot provient du mot latin *artifex* qui signifie le créateur. C'est donner une origine à chaque chose. En politique il sera plutôt question de chercher un responsable. Le piège de l'artificialisme serait de dire que l'Etat n'est fait que d'un seul homme, que ce sont les seigneurs féodaux qui ont créé eux l'Etat. L'artificialisme nie le déroulé et la complexité des faits sociaux.

Un autre piège est **le finalisme** qui consiste à déduire du résultat la nature du projet ou l'état de ceux qui l'ont mené à bien. (ex : tous ceux qui sont coincés dans le bouchon le sont par leur volonté). Prendre les choses par la fin au lieu de partir de là où cela s'est passé. C'est déduire du résultat, la nature du projet, la cause ou l'essence de ceux qui ont réalisé ce projet. → Par exemple, *il n'y a pas eu de fascisme en France parce qu'ils n'ont pas pris le pouvoir.* Le finalisme a un rapport avec les théories du complot : exemple avec la Covid, le virus a permis à certaines industries de produire plus de masques, ou a permis d'enrichir l'industrie pharmaceutique grâce aux vaccins. Être finaliste c'est négliger tout ce qui se passe dans des événements et des processus.

Enfin il y a **l'objectivisme**, c'est de croire que les pratiques sociales se comprennent à partir de leur propre pratique. C'est croire que les explications se trouvent dans les textes juridiques, les règles officielles : le fonctionnement de l'Etat s'explique par la Constitution.

3. La difficulté de la rupture avec le sens commun : « *le malheur des objets qui parlent* » (Bourdieu)

Une des difficultés de la rupture est que l'objet est actif, « *on a affaire à des objets qui parlent* » (Bourdieu). Les objets étudiés sont les êtres humains qui changent constamment. On a affaire à des acteurs qui ont des discours sur eux-mêmes. C'est pour cela que la rupture est d'autant plus difficile car l'objet des sciences sociales est actif.

Très souvent, le sens commun est considéré comme un obstacle dont il faut se débarrasser. Il faut rompre avec le sens commun, il faut dépasser les préjugés, il ne suffit pas de rompre avec le sens commun. **Il faut pouvoir comprendre comment les préjugés tiennent et se maintiennent** : *exemple de l'intuition féminine*. Ici il faut comprendre pourquoi l'intuition féminine n'est pas sociologique, et de savoir comment l'expliquer et comment elle continue à être efficace. Ce n'est pas parce que les choses fausses sociologiquement ne sont pas robustes dans la société. Cette rupture épistémologique provient des sciences dures, notamment de la physique.

4. « *It's obvious !* » (Lazarsfeld). La sociologie est-elle condamnée à redécouvrir des évidences ?

Malgré toute la difficulté de la chose, la sociologie est exposée à une critique régulière : la sociologie ne fait que répéter des évidences. **Lazarsfeld** – « *It's always obvious* ». – son enquête montre exactement le contraire que les évidences. Lazarsfeld, est connu pour

l'enquête *American soldiers*, il cherche le lien entre les caractéristiques sociales et leur psychologie des soldats. Ses postulats sont : que pendant leur service militaire, les ruraux ont meilleur moral que les citadins. Ensuite, c'est que les soldats américains sont plus impatients d'être rapatriés pendant la 2GM que après l'armistice. Enfin les noirs sont moins représentés dans l'encadrement.

En réalité : les citadins sont des catégories populaires qui travaillent dans de grosse manufacture avec une forte hiérarchisation, avec un travail très réglementé. Les ruraux s'en sortent moins bien que les urbains alors qu'on attendait l'inverse. L'urgence du rapatriement s'explique curieusement après l'armistice que pendant la guerre. Les noirs sont bien représentés au poste d'encadrement et surtout de sous encadrement car ces postes sont des opportunités pour eux.

→ Tout cela pour montre que l'évidence n'est que rétrospective, elle arrive bien après la formulation de notre jugement. Le résonnement sociologique est souvent relié avec le résonnement ordinaire.

5. L'obstacle de la (fausse) familiarité : habitudes critiques et « langage naturel » (Passeron)

Il n'y a pas en sociologie de métalangages, c'est-à-dire un langage formalisé, qui sort de l'ordinaire. La sociologie parle dans le langage de la vie de tous les jours. C'est ce que **Passeron** appelle le langage naturel. Exemple : *Goffman appelle les institutions sociales, les institutions avec une division du travail totale. Quand on entend institutions total, dans le langage naturel on entend institutions totalitaire. C'est une adaptation secondaire. Quand on mobilise un mot, on mobilise un imaginaire. La sociologie c'est tenter à combattre, travailler sa propre normativité.*

E. L'esprit de la sociologie, la conversation du regard et le statut de la normativité

1. « Ah, tu fais de la politique alors » ? « Rapport aux valeurs », « jugements de valeurs vs « jugements de fait » (Weber)

Pour **Max Weber**, il ne faut pas juger mais qu'il faut expliquer et comprendre, l'explication compréhensive. Arrive là la condition de faire attention à son jugement de valeur et à son sens moral. *Comment faire pour avoir un regard clinique ?* **Weber distingue le jugement de faits et le jugement de valeur**, ce qui faudrait réussir à faire c'est faire des jugements de fait.

✚ **Rapport aux valeurs** : façon dont vous concevez le monde dans votre rapport au monde. Anarchiste qui travaille sur l'État, si ça ne tient qu'à lui il faut abolir l'État. Cela devient jugement de valeur s'il commence à dire « l'État, il suffit de le renverser ». Capacité à produire des jugements de faits sur comment l'État nous domine.

✚ **Jugement de valeur** : juger les valeurs. Arriver à une vision manichéenne

✚ **Jugement de fait** : pourquoi ce qui existe, existe. Capacité à énoncer ce qui est sans produire de jugement. Décrire puis analyser. Exemple, dire que les divorces sont en augmentation.

2. Autour de deux traductions de la « wertfreiheit » (Weber) : « neutralité axiologique » (trad. J. Freund) et « non-imposition de valeurs » (trad. I. Kalinowski)

Pour **Weber** peut arriver à des jugement de fait seulement en suspendant les jugements de valeur. Une partie des résultats de la sociologie peut être réinterpréter dans un sens normatif. Produire un savoir qui dépasse sa propre situation. Pas réductible à un savoir partisan, orienté, militant. Méthode appelée de « neutralité axiologique » (traduction de Freud). Traduction qu'on a faite de la réflexion de Weber. « Wertfreiheit » Aussi traduit par **Kalinowski** « non-imposition de valeurs ».

3. La « neutralité axiologique » est-elle celle du savon à PH neutre ? Deux incompréhensions.

La **neutralité axiologique** c'est la suspension de tout jugement de valeur. La neutralité axiologique engendre deux incompréhensions : l'idée de ne pas faire une distributions de bons points, cela oriente le regard vers une neutralité impossible pour que l'analyse du savant soit exacte. Weber montre qu'un anarchiste même si il déteste l'Etat peut être un excellent sociologue de l'Etat car il a un regard décaler de l'Etat qui va voir des choses intéressantes. Deuxième difficulté : il ne faut pas croire qu'il faudrait que l'analyse ait des effets neutre pour qu'elle soit sociologique. **Les analyses sociologique sont rarement neutres.**

4. L'enjeu de la « non-imposition de valeur » : un double intérêt

La « **Non-imposition de valeur** » c'est dire qu'un savoir sociologique n'est pas capable de délivrer une recette clé en main pour dire ce qu'il doit en être demain. La sociologie y est incapable car ce n'est pas possible (causalité trop complexe pour pouvoir être dans la prédiction) et car la conception d'une société juste est au-delà du registre scientifique, relève du registre politique.

M. Weber se méfait de lien entre le savant et le politique, il met un point d'honneur en disant qu'il faut savoir qui parle du savant et qui parle du politique. Il nous invite en permanence à nous demander qui parle. **L'enjeu n'est pas d'accéder à un improbable neutralité, mais de ne pas faire passer le jugement de valeur des autres à la moulinette de nos valeurs.** Faire de sa propre moralité le point de mesure d'autres morales. (Ex : regarder l'autre avec des yeux d'étrangers. En prétendant parler de l'autre on parle de soi-même).

5. Normatif ? Pas moiii ! La séduction de l'ethnocentrisme et la difficulté d'une schizophrénie active

Ne pas laisser le jugement de valeur des autres peut être à l'origine de **l'ethnocentrisme, qui est une imposition de valeur** : mettre dans la tête des autres ce qui n'est pas dans leurs têtes.

Exemple de Bourdieu : têtes de bétails chez les Kabyles. Des paysans kabyles achètent des têtes d'animaux, ils s'endettent pour cela, s'en occupent, les soignent et les revendent à perte. Cela

est une absurdité économique pour nos sociétés. Mais la rationalité est ailleurs, ils veulent avoir du prestige et avoir une belle dot pour leur fille. C'est l'assurance de pouvoir bien marier sa fille et d'avoir des alliances. (rationnel dans leur société mais irrationnel dans la nôtre).

→ Il ne suffit pas d'être tolérant, on doit avoir une capacité à accepter que des rationalités peuvent être différentes des nôtres.

Nous sommes tous habités de normativité et la rationalité dépend de notre normativité

Ex : parler de « Résistance passive » : le problème de parler de ça, c'est qu'on ignore les coûts de la mobilisation sociale dans les autres milieux sociaux, et qu'on considère donc ça comme passif. Aussi, dire que des mobilisations sociales sont protopolitiques (proto : au stade embryonnaire de la politique), c'est les comparer à des modes de mobilisation qu'on considère plus nobles. C'est rabaisant, car considérer que quand ils seront grands, quand le projet aura mûri, là ce sera de la VRAIE politique. Ce terme a notamment été employé pour qualifier des révoltes dans les banlieues. → Ceci est un jugement de valeur.

En sociologie, il ne faut pas seulement être tolérant, il ne faut pas non plus être normatif de manière négative (=l'autre est insuffisant) ni de manière positive (= survaloriser l'autre). Il faut arrêter de raisonner en termes de manque, de dysfonctionnement ou d'ajout, mais raisonner sur comment cela marche concrètement, faire la différence entre les sociétés.

La sociologie produit une idée sur le monde qui n'est pas celle que les acteurs ont d'eux-mêmes. La sociologie a des effets émancipateurs, de libération. La sociologie est au service du combat social.

F. Une démarche scientifique : le fait social est conquis, construit et constaté (Bachelard)

Bachelard a un triptyque : le fait social est conquis, construit et constaté. La compréhension sociologique suppose une entreprise de la conquête contre le sens commun, une activité de la construction et une activité de la constatation. Conquête : guide toutes les étapes du processus. Ne pas adhérer au sens commun au moment où on choisit son objet. La conquête c'est pratiquer une doute méthodique, il y a un art du doute.

- La conquête

Elias s'intéresse à l'absolutisme royal . Etend les questions : pourquoi le roi a un pouvoir absolu ? Pourquoi les vassaux ne se sont pas coalisés, les grandes maisons ne l'ont pas renversé ? La possibilité mathématique n'est pas une possibilité sociale. Il va problématiser un sujet, qui a priori ne suggère aucune problématisation. On applique le doute. C'est l'étape de la recherche.

- La construction

Durkheim ne fait pas un inventaire de tous les suicides possibles. *Comment expliquer la stabilité de ces taux de suicide et comment expliquer les différents suicides ?* N'épuise jamais l'expérience individuelle d'un suicide. Comment on explique leur stabilité – écarte les fausses explications. Durkheim ne va pas s'intéresser à tous les suicide, ce qui intéresse Durkheim s'est

d'expliquer le taux constant de suicide. Elias va s'intéresser à la société de cour, mais plus particulièrement une partie : l'équilibre des tensions, c'est-à-dire les rapports entre les groupes sociaux. C'est l'étape de la simplification du réel.

- La constatation

C'est des aller-retour entre les idées qu'on a et les résultats empiriques. Durkheim à une stratégie constative en écartant des hypothèses et en créant des nouvelles. Le raisonnement sociologique reste un raisonnement comparatif. Ces comparaisons marchent de manière différente : je veux montrer que la compétence politique ne va pas de soi, je me tourne vers ce qu'il se passe dans les premières élections là où personne n'avait jamais voté. Démêler des variables, dénaturiser des évidences. C'est l'étape de la vérification des hypothèses.

Le fait de comparer deux choses qui n'ont rien à voir (Etat/mafia) permet de cerner ce qu'est l'Etat. **Marcel Detienne**, dans *Comparer l'incomparable*. La comparaison a deux avantages : cela permet de tester une hypothèse, contrairement aux sciences dites dures, on ne peut pas figer les individus. Ensuite cela permet de dénaturiser les faits sociaux, c'est-à-dire que faire un pas de côté pour observer des faits sociaux qui nous paraissent évidents.

« La comparaison ça permet d'accéder au sentiment que les choses pourraient être autres qu'elles ne le sont, ce qui ne revient pas à dire qu'elles pourraient être n'importe quoi. » (Geertz)

III. Qu'est-ce qu'un objet politique ?

Au sens large, le politique renvoie à l'allocation des ressources, à la distribution des positions, des rôles dans une société donnée. Au sens plus étroit : tout ce qui concerne la compétition politique, l'influence, la conquête et/ou la préservation du pouvoir. La science politique n'a pas d'objet précis.

A. Détour par la langue anglaise

L'adjectif politique en français peut être traduit par trois mots en anglais :

1. Polity : l'étude du champ politique

Le terme désigne le gouvernement au sens large, cela désigne la sphère politique, le monde politique. C'est l'ensemble des institutions politiques, des acteurs officiels et légitimes de la vie politique, comme le député, le président, les ministres... Il y a environ 600 000 élus, dans lesquelles plusieurs d'entre eux sont des professionnels de la politique. La science politique c'est l'étude de ces personnes, à l'évolution de cette profession, à comment la politique est devenue un domaine professionnalisé. On s'intéressera aussi au recrutement social des politiques. On s'arrêtera aussi sur la composition sexuelle du champ politique, ainsi qu'aux

carrières politiques. Le politique, la cité, un Etat, la tribu. **Weber** : les unités politiques de domination.

2. Politics : l'étude de l'activité politique

La *politics* c'est la compétition électorale, c'est la lutte de la conquête est la conservation des pouvoirs publics. Ce sont les activités qui vont permettre la sélection de candidats, de collecte de suffrage. Ici la politique est le jeu politique. L'activité pratique et théorique, activité des personnes qui jouent un rôle politique. Il y a aussi toutes les activités de désignations à la vie politique. Ici on va aussi s'intéresser aux électeurs, aux militants des partis. Tous les acteurs qui commentent la vie politique, qui contribuent à ces combats politiques. Comment on désigne le gouvernement ? Qui vote pour qui et pourquoi ? Comment s'y prêtent les candidats pour obtenir nos votes ? Quel est le rôle des médias dans les élections ? Quel est le rapport de force en l'exécutif et le Parlement pour le vote de cette loi ?

3. Policies ou Policy : l'étude des choix politiques

Ce sont les politiques publiques, autrement dit, cela désigne la compétition des choix politiques, des orientations politiques. Qui fait les politiques ? Qui pèse sur les orientations politiques ? L'administration ne participe pas à la vie politique mais participe à l'orientation politique. L'action des groupes d'intérêts, des experts ... une politique, produit de la compétition politique. Politique étrangère, sanitaire, réforme de la PMA. Politique sectorielle qui correspond à des sous segments de l'intervention étatique. Qu'est-ce qu'il y a dans cette loi ?

→ Cela permet de signaler avec la polysémie du mot, la diversité de la dimension de terme politique.

B. Le politique et ses « autres » : la relative autonomie de l'espace (du) politique

1. Ceci est « politique » ! « Politique » versus.. [personnel, social, économique.. liste non exhaustive selon participation]

Jean Leca parle du repérage du politique, ici c'est ce à quoi on l'oppose dans l'imaginaire sociale.

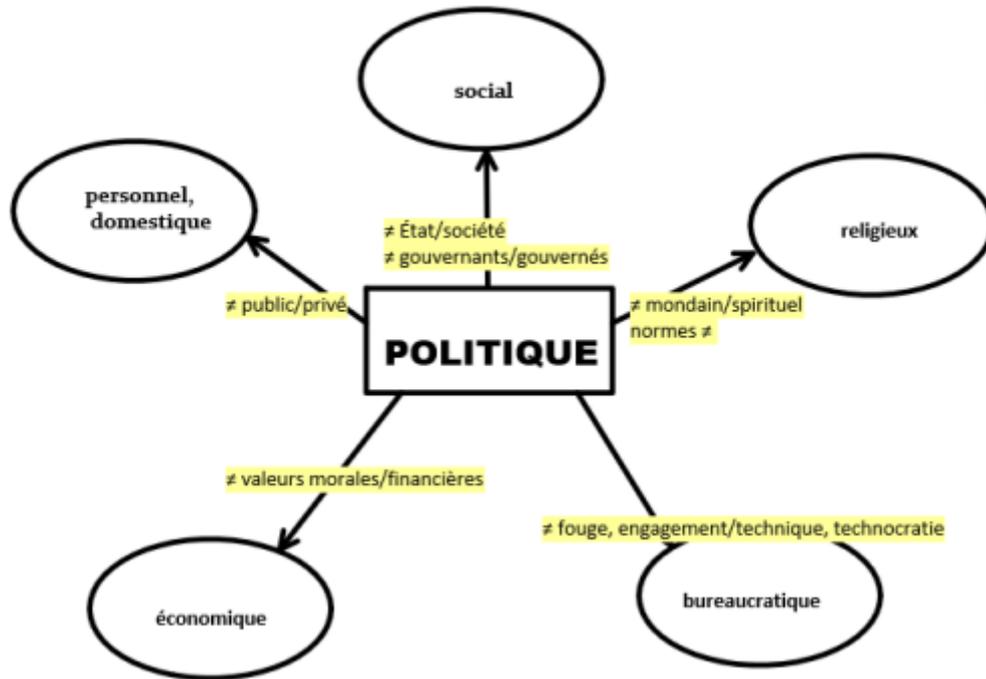
Opposition du politique au personnel. Politique opposée au domestique, privé/public
Politique opposition au social : Etat / société. Parti politique / mouvement social
Division du travail entre gouvernants et gouvernés, plus grand que soi.

Politique vs religieux : spirituel VS temporel. Le religieux c'est le cantonné à de l'au-delà, du spirituel, de la foi de l'individu

Politique VS économique. La politique est du côté des valeurs, de la culture tandis que l'économie c'est la finance. La bonne politique c'est une affaire d'idées et de valeurs.
« L'Europe économique a creusé son lit et l'Europe politique s'y est endormie »

La politique VS l'administration et la bureaucratie. D'un côté, la fougue, l'engagement, l'élection et de l'autre la technique, le technocratique, l'application de la décision. Division du

L'entre deux types d'hommes étatisés entre ceux qui se battent pour être élus et ceux qui font marcher l'Etat. Systèmes de représentation objectivés dans du droit. Déclaration de conflit d'intérêt = vérifier qu'ils ne font pas partie d'espace sociaux qui pourraient amoindrir leur rôle politique.



2. Ce que nous disent ces oppositions : sociétés complexes, sociétés étatisées , « le » politique comme enjeu de lutte.

On ne dit pas ce qu'est le vrai politique. Quoiqu'on en pense, il y a des oppositions qui tiennent 3 remarques :

✚ **On est en présence de société complexe**, on sens de société différencié. On est dans des sociétés qui sont des ensembles de sous monde sociaux. Dans ces sociétés, les façons d'exercer le pouvoir marchent différemment. **Ce sont des sociétés où il coexistent des monde sociaux différents**, c'est des monde où par exemple on peut considérer que les chef de famille peuvent être différent. Il y a des rôles sociaux. Le fait d'être chef de quelque chose ne fait pas d'eux de ce seul fait un chef politique. C'est un ensemble de sous-espace sociaux, **Bourdieu** appelle cela des champs sociaux. C'est une société fait de sous-ensemble plus ou moins autonomes. Il est bienvenu de ne pas exercer le pouvoir politique comme on pourrait exercer d'autres pouvoirs.

✚ **Signale l'existence de sociétés étatisées, largement organisées autour de l'État**. Ce qui est au-dessus renvoie à l'État ou plus précisément à un certain type d'État, (Weber : État moderne) dimension instituée, impersonnelle, partiellement électif, laïque, qui distribue des biens à des prestataires de services avec un mode de recrutement réglé qui est représenté par la figure du fonctionnaire. C'est la conséquence de l'Etat tel qui se développe en Europe de l'Ouest au Moyen-Age. **L'institution est ce qui survie à la mort de ces membres : « le roi est mort vive le roi ».**

- ✚ **Ce qui est labélisé comme politique ou comme le politique légitime est l'enjeu de lutte relatif à qui gouverne et qui mérite de gouverner. Tous des débats sont une manière classique d'entrer dans un débat politique. C'est une manière de rentrer en politique.**

C. Qui parle de politique ? Pratiques « politiques » et franchissement de frontières sociales.

Qui définit ce qui est politique de ce qui ne l'est pas et comment ? On peut distinguer **4 types d'objets de phénomènes politiques** :

1. Réflexions sur 4 types d'objets politiques et sur le rôle du politiste dans leur étude

- **L'objet « politique reconnu »**

C'est ce qui est considéré comme politique par les acteurs les plus pertinents dans une société. Ce sont par exemple les élections, le vote, les manifestations, les politiques publiques. Le rôle du sociologue est de comprendre comment cette objet est devenu naturellement politique. Une des difficultés de l'analyse sociologique est de considéré que les gens n'ont le même rapport avec des éléments les plus institués. Par exemple Lehingue montre qu'on a une fraction d'individus qui ne se rappelle plus pour qui ils ont voté aux dernières élections.

- **L'objet politique en lutte ou en construction**

C'est-à-dire qu'il ne sont pas suffisamment considéré comme politique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'objet naturellement politique. Ici le rôle du sociologue est de montrer comment et par quels moyens les acteurs se mobilisent pour faire apparaitre des objets comme politique alors qu'ils ne l'étaient pas.

De manière plus général, des objets comme hautement politiques aujourd'hui ne l'ont pas été auparavant : exemple du SIDA, de l'avortement, l'environnement, les luttes pour les droits des minorités, la santé, l'égalité homme-femme... Il faut une mobilisation pour faire exister des objets comme politiques. Les choses sont construites socialement.

- **L'objet politique ayant des effets politiques**

On peut considérer des objets politique même quand les acteurs ne les considèrent pas comme tel. Exemple : les gilets jaunes sur un rond-point qui considèrent qu'ils ne font pas de la politique. Pourquoi disent-ils que leur lutte n'est pas politique ? Qu'est-ce que ça nous dit par rapport à la politique à l'idéal politique ? Quel en est le résultat politique ? Comment des acteurs affectent les rapports sociaux ? Le travail du chercheur et de dire que cette objet et bel et bien politique de de montrer qu'est-ce que cela apprend.

- **L'objet à dimension politique**

Objets qui ont une dimension politique que les acteurs revendiquent ou pas. N'importe quelle activité qui contient ou qui bouscule une conception de ce qu'est ou de ce que doit être la société. La musique peut être politique, exemple : le rock dans les années 1970. Berlin 68 :

une jeune fille qui décide à faire du rock (figure acrobatique), à travers cela, on voit la puissance subversive. La difficulté du sociologue est de replacer les objets au bon endroit. L'objet politique à dimension politique est un objet capable de mobiliser les gens, de créer des mobilisations sociales. Son sens dépend du contexte historique. Les choses qui nous paraissent anecdotiques peuvent prendre des dimensions politiques importantes.

2. Une conception élargie du politique : ce qui révèle, consolide et/ou déplace les relations entre sous-mondes sociaux.

Les objets en lutte ne deviennent pas tous des objets politiques, il y a des objets qu'il n'existe pas comme politique. Il y a une multiplicité d'objets qui peuvent devenir politique. Mais il y a un point commun entre tous ces objets : ce qui est politique relève du franchissement de frontières sociales. En quoi il y a des frontières sociales ? Le vote par exemple : il y a des élus et des électeurs, il y a une division du travail politique. C'est-à-dire que l'élu passe d'une certaine manière dans un autre monde, il bascule du côté des gouvernants, donc de faire ou de participer à créer la loi. Il y a prétention à toucher à divers espaces sociaux.

Avec les objets en lutte, il y a aussi un franchissement de frontière sociale : lorsque que ces objets arrivent à fonctionner, ils vont changer d'échelle et d'espace.

Dans le cas des pratiques qui ont des effets politiques : devenir un collectif virtuel. Bouleversement de la politique traditionnelle. GJ qui refusent des portes parolées, gouvernement qui se rabat sur les syndicats, retour de type d'activités politiques qui étaient oubliées : les forces syndicales. Pratiques politiques évidentes ou latentes. Le mouvement des zazous pendant la guerre par exemple révèle un certain état des rapports sociaux.

Ce qui n'empêche pas qu'une part essentielle de **ces pratiques politiques aient pour conséquence de consolider des frontières sociales**. Vote : entre le gouvernant et le gouverné, l'élu et l'électeur. Comment le monde social est en fait un monde composé de sous-mondes sociaux. Éclaire les institutions et les pouvoirs. C'est cela qui va engendrer la différenciation sociale. De ce point de vue là, s'intéresser au point de vue du social, c'est comprendre de quoi sont faites les relations entre différents sous-espaces sociaux.

→ **Remarque : : Ce qui a une dimension politique change en fonction du contexte**

On peut considérer comme politique tous objets qui défait, reconstruire, consolider, créer des frontières sociales.

Soit on entend le politique au sens étroit : espace dédié à la compétition pour influencer, conquérir, maintenir le pouvoir. Au sens large avec distribution des positions dans un espace social.

3. Un bon réflexe sur le terrain de la politique institutionnelle : questionner les règles, acteurs, arbitres, trophées de la compétition politique (F.G. Bailey)

Bailey, Les règles du jeu politique :

Selon Bailey, la sociologie consiste à identifier les arènes, les acteurs, les arbitres, les règles, les trophées de la compétition politique. Il distingue les règles normatives (jouer à la politique en

Grégory Renger

respectant ses valeur), et les règles pragmatiques (c'est de savoir comment on peut gagner en trichant). Les règles de sont pas tout le temps orienté vers une dimension morales.

De manière générale, le questionnement de sociologie politique va être de se demander *qui commande ? comment ? Qu'est ce qui sera ordonné ? Qu'est-ce que rencontre cet ordre ?*

Pouvoirs et institutions

CHAPITRE 2 : QUI GOUVERNE ET COMMENT ? CONSIDERATIONS

WEBERIENNES SUR LES INSTITUTIONS, LES POUVOIRS ET LEURS LEGITIMITES

I. Le pouvoir comme relation (asymétrique) : une mise en bouche

A. Quelques questions : éléments de cadrage

Une minorité gouverne un majorité. On est dans le cas où « *tous les animaux sont égaux entre eux, mais certains sont plus égaux que d'autres* ». Le pouvoir est le synonyme d'une capacité, on a le pouvoir de faire quelque chose. Il y a un sens plus précis, c'est la capacité de faire faire à quelqu'un. Plus précisément cette chose se joue à l'endroit de la rencontre entre le commandement et l'obéissance dans son acception webérienne.

B. « L'idée intuitive » de r. Dahl : un point de départ commode

Robert Dahl, politiste américain, est connu avec son ouvrage : *Who governs ?* Il s'intéresse au passage de la polyarchie. **Il associe le pouvoir dans une approche relationnelle.** Un peu plus tôt dans un autre ouvrage, il donne une autre définition du pouvoir étant pragmatique :

« *a exerce du pouvoir sur b dans la mesure où il peut obtenir de b quelque chose qu'il n'aurait pas fait tout seul* ».

C'est définition montre une **dimension asymétrique**, l'un demande quelque chose et l'obtient, et l'autre exécute (tous les rapport sociaux ne sont pas des rapports de force). Cette définition a **deux limites** :

- ✚ La première objection c'est que le pouvoir c'est aussi ne pas faire, résister à la demande, cela peut être un pouvoir de non-décision. *Exemple : votre employeur vous demande de faire quelque chose et vous répondez par la négation.*
- ✚ Deuxième point, il y a un pouvoir qui relève de faire penser. C'est souvent la chose perçue par l'idée d'influence. Cette idée correspond au « vrai » pouvoir. **Le vrai pouvoir est celui de faire changer les perceptions.** La principal objection qu'on peut faire à **Dahl** est que dans sa définition tout peut apparaître comme du pouvoir. Sa définition du pouvoir vient englober des choses qui n'ont rien à voir avec le pouvoir, mais qui corresponde plutôt à des faits sociaux.

II. La sociologie wébérienne du pouvoir : une assise dense et compliquée

1. *Qui est Max Weber ?*

Il est considéré comme un des pères fondateurs de la sociologie, il est **né en 1864** et meurt en 1920. Il grandit dans une riche famille protestante, son père est membre du parti libéral allemand et sa mère est une grande intellectuelle.

Il va se former en théologie et en droit. Il devient sociologue en fondant une des premières revue sociologie. Ces centres d'intérêt son variés, mais il s'intéresse d'avantage aux modalités occidentales. **La bureaucratie fascine Weber ainsi que les religions**. Il travail de manière transversale sur des travaux épistémologiques. On lui doit les idéaux types.

2. Quelques complications : variété des textes, enjeux de traduction et pensée foisonnante

Il est souvent rattaché à la sociologie compréhensive, il veut retrouver le sens subjectif des pratiques. Il dit qu'une action sociale ce n'est pas exactement la même chose qu'une collision entre deux cyclistes. Ce qui caractérise l'action sociale est que les individus y mettent un sens. Mais souvent le rattachement de Weber à la sociologie compréhensive nous tend à penser Weber comme un sociologue qui s'intéresse à l'individuel.

Il est aussi enseignant, il est aussi engagé dans l'action politique. Il y a un relatif soucis des questions sociales, et cela fait de lui **membre du parti démocrate allemand** (libéraux de gauche). Il fait partie du groupe de rédacteur de la Constitution de Weimar : il va vouloir renforcer le parlement et il va prôner un leader charismatique.

Après sa mort, sa femme, **Marianne Weber** va commencer un des grands livres de Weber, c'est grâce à elle que les écrits de Weber commence à circuler.

A. « Macht » et « Herrschaft » : penser la rencontre entre commandement et (devoir) d'obéissance

Pour Weber ce qui distingue « Macht » et « Herrschaft » n'est pas du tout ce qu'on entend dans le langue ordinaire.

« Puissance signifie toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté , même contre des résistances, peu importe sur quoi repose cette chance. Domination signifie la chance de trouver des personnes déterminables prêtes à obéir à un ordre de contenu déterminé ; nous appelons discipline la chance de rencontrer chez une multitude déterminable d'individus une obéissance prompte, automatique et schématique, en vertu d'une disposition acquise » (Economie et Société)

1. « *Macht* » (« puissance ») : définir la « puissance »

La chance c'est au double sens du mot, c'est-à-dire que c'est une chose qui n'est pas tout à fait acquis. **La chance s'est « avoir la possibilité »**. C'est aussi une chance en termes de statistique, c'est-à-dire **la probabilité** (exemple : les diplômés ont plus de chance de trouver un travail). La puissance (« *Macht* ») a des ratés, mais pour qu'il soit efficient, il faut y avoir plus de succès que d'échecs. Le pouvoir est instable. Il dit enfin que peut importe sur quoi repose cette chance, c'est la diversité des ressorts de la résistance et/ou de la capacité de combatte, à vaincre. **La Puissance : chez lui c'est la chance de faire triompher sa propre volonté.**

La Chance chez Max Weber, il faut l'entendre au **double sens du mot** :

- 1^{er} sens : elle signale une dimension d'incertitude, qui n'est pas garantie d'avance.
- 2^{ème} sens : idée de probabilité, une tendance statistique. *Ex : les diplômés ont plus de chance de trouver un travail.* **Le pouvoir s'exerce au sein d'une relation sociale**. Ainsi, la puissance ne vaut pas partout et tout le temps car le pouvoir n'est pas quelque chose de transitif.

→ *Exemple : Un père de famille incontesté à la maison peut devenir un employé docile. Cela signale donc le caractère instable du pouvoir, il existe en effet des résistances. Peu importe ce sur quoi repose cette chance.*

Il y a une infinité de motifs d'obéissance. On va retrouver ces différentes idées dans ce qui chez Max Weber .

2. « *Herrschaft* » (« domination ») : réfléchir à la « domination »

La Domination, c'est la chance de trouver des personnes déterminables, prêtes à obéir à un **ordre de contenu déterminé**. Ainsi, il a **deux types de domination** : une première en vertu d'une configuration d'intérêt et une deuxième en vertu d'une autorité.

Ce sont des personnes déterminables, ce ne peut pas être tout le monde. Jusqu'ici, on a l'impression que **Max Weber** nous parle de la même chose, mais il y a quelque chose qui apparaît et quelque chose qui disparaît. La mention de résistance disparaît mais la notion de discipline apparaît.

Ce n'est pas hasardeux mais cela implique une fausse piste car **il ne veut pas dire que la domination n'a plus de résistance mais il nous dit qu'il y a une disposition à obéir du côté des dominés et une façon chez les gouvernants de gouverner en y mettant les formes**. Ces deux notions mélangées rendent donc la résistance moins probable. On touche ici à la légitimité du pouvoir, notamment à la fabrique de cette légitimité.

L'idée de discipline : la chance de rencontrer chez une multitude déterminable d'individus une obéissance prompte, automatique et schématique, en vertu d'une disposition acquise.

3. De « *Macht* » à « *Herrschaft* » : des inflexions intrigantes

L'exercice du pouvoir n'a pas la même couleur, le binôme puissance/domination n'est pas loin d'être l'inverse que ce qu'il signifie dans le langage ordinaire. **Macht et Herrschaft sont les deux pôles d'un continuum du mélange entre la contrainte et la légitimité.** Weber passe souvent de Macht à Herrschaft, et laisse penser que la domination est une sous-catégorie du pouvoir.

La force de Weber c'est de rappeler que **le pouvoir c'est une capacité à s'imposer au-delà des résistances, mais c'est surtout une capacité à commander en y mettant les bonnes formes.** Cette relation a une **double caractéristique** : de pouvoir recourir en première ou dernière instance au pôle Macht ou Herrschaft. Ces relations de pouvoir supposent un travail croisé de légitimation entre dominants et dominés. Weber dit « *tout les domination chercher à éveiller et entretenir la croyance en leur légitimité* ».

III. Une conception fine du couple commandement-obéissance : deux (autres) approches

Weber s'intéresse à des formes différentes de légitimité.

A. Les idéaux types : attraper la diversité des formes de la domination légitime :

1^{er} : **domination traditionnelle** c'est l'autorité de l'éternel hier. C'est la coutume ou l'usage. Le gouverné obéit parce que la tradition le veut. Le gouvernant a à cœur d'incarner la tradition.

2^{ème} : **domination légale rationnelle**, c'est l'obéissance en vertu des normes. Cette domination n'est pas seulement une domination en vertu de la loi. Ces normes sont formalisées mais surtout impersonnelles.

3^{ème} : **domination charismatique** : Weber dit que la domination charismatique « *c'est la croyance d'une communauté d'adeptes dans la grâce extraordinaire d'un homme* ». Le meilleur exemple de Weber est **Lénine**. C'est une domination d'un genre fragile. Il y a une difficile routinisation du charisme. La question que la succession du leader n'est pas la même que dans les deux autres dominations.

B. Le « besoin d'une autojustification inhérent à tout pouvoir »

Pour Weber, il y a des actions rationnelles en finalité et des actions rationnelles en valeur. Les actions rationnelles en valeur signifient que l'on agit en fonction de nos valeurs, on est en accord avec les principes contenus dans l'ordre. Les actions rationnelles en finalités signifient qu'elles sont rationnelles en fonction de la finalité visée, on l'explique par le but.

Weber attrape la diversité des formes de la domination légitimes. Il rompt avec la conception manichéenne de la domination en nous faisant comprendre que **les dominés ne sont pas que le réceptacle passif de la domination : les dominations ont aussi à cœur de travailler à justifier leur domination mais y compris et d'abord à leurs propres yeux.** Ils se racontent ce que Weber appelle **des théodicées.**

- *Digressions sur une domination « extrême » : l'esclavage.*

→ *Turbulent silence*, **Andres Bring**

On voit bien que l'esclavage est un phénomène qui se passe justification. On a des tas de justification de l'esclavage : on a apporté la civilisation, l'inégalité des races avec l'enrôlement de la science, le devoir d'aller civiliser les autres territoires... Mais **ces justifications sont toujours corrélées à une justification publique de l'intérêt général.**

Il y a des maîtres qui sont la caricatures du « Macht » car ils gouvernent par la peur. Mais il y a aussi certains maîtres qui ne veulent pas gouverner par la peur et considèrent les esclaves comme des êtres humains.

Donc cela donne pour effet que les maîtres d'esclaves ont besoin se parler entre eux pour se sentir légitime aux yeux des autres. Les maîtres se soutiennent entre eux « *on ne peut pas non plus tout laisser faire* ». Ils cherche à considérer que le pouvoir est juste même quand il ne l'est pas. **Cela correspond à la stratégie de la dissonance cognitive.**

Les esclaves eux-mêmes ont du mal à croire que leur maître sont mauvais : si le maître bat un esclave, c'est sûrement parce que sa femme lui a dit de la battre.

→ La stratégie de dissonance cognitive renvoie au fait de trouver une alternative pour atténuer un fait.

IV. Deux chantiers ouverts : commandement diffus et légitimité ambiguë

A. Chantier n°1 : « la domination en vertu d'une configuration d'intérêt » : injonction diffuses et conformation sociale

Weber distingue une autre forme de domination, tout d'abord la domination en vertu d'une configuration d'intérêt. Weber annonce une situation critique de marché monopolistique = des situations où il n'y a pas d'autre alternative. *Pourquoi il parle d'une configuration d'intérêt ?* **Il nous signale que le dominé subit son propre intérêt. Cela correspond à la configuration étatique.**

Mais il suggère aussi qu'il y a des moments où il n'y a pas d'ordre, mais où il y a quand même de l'obéissance. La configuration d'intérêt est bien plus vaste et rend plus difficile de voir qui à le pouvoir. Il y a une différence entre une relation de pouvoir et à un système de pouvoir (système esclavagiste). **Dans un système de pouvoir, les individus ne sont pas soumis à un ordre, mais où ils se conforment à une pression sociale diffuse.**

La relation, c'est par exemple du maître à son esclave. Le système étant l'esclavage (les relations sont dedans). Les rôles sont distribués dans le système, le maître doit se comporter en maître, l'esclave en esclave. Il y a donc une contrainte structurelle qui va au-delà de la relation spécifique.

- *Exemple 1*

On a un maître bien veillant qui veut émanciper son esclave, l'esclave et le maître ont un bon rapport. Mais ils vont s'heurter au le système de l'esclavage -> maître qui veut libérer esclave va être mal jugé par autres maîtres, ça ne résoudra pas totalement le problème pour l'esclave non plus (personne ne voudra de lui en tant qu'homme libre). Ils sont pris dans des systèmes.
→ **Les dilemmes des émancipations des esclaves sont liés à ces effets de système.**

- *Exemple 2*

On peut avoir le cas une domination en vertu d'une relation de pouvoir entre un individu et une vieille dame dans un bus. Il y a une **pression diffuse**, c'est-à-dire que le système autour fait qu'on va laisser la place. (Piège à double entrée, car ne voulait pas qu'on lui laisse la place.)

Les systèmes de pouvoir on **deux intérêts** :

- **Ils découragent totalement une lecture machiavélique du pouvoir**
- Ils nous amènent à comprendre ce qui se passe quand personne ne gouverne, c'est à-dire la force du sociale ou la forme des institutions.

Même si nous n'avons pas de maître, nous sommes tous gouvernés par quelque chose. C'est ce qu'illustre **Paul Veyne** avec l'évergétisme.

- Lumières wébériennes : l'évergétisme par Paul Veyne

Prenons l'exemple de l'évergétisme étudié par **Paul Veyne** (il est wébérien). C'est une pratique très étrange de la Grèce Antique qui constitue à distribuer du pain et du cirque, à faire preuve de largesse, a dépensé des sommes folles pour donner de la nourriture et de la distraction. Cet évergétisme à souvent était compris comme l'achat la paix sociale. Cela sous-entend que les gouvernés se laissent bernés. Son point de départ est complètement différent : c'est plutôt « *comment ça marche ?* » que « *à quoi ça sert ?* ».

Il montre qu'il y a le mérite d'avoir le pouvoir. Il pense que cela vient du besoin de justification, les dirigeants cherchent à mériter leur pouvoir en faisant largesse. Ils le font pour se sentir justifier d'exister et pour ne pas laisser leurs *alter ego* s'immoler à leur place. Quand tous les grands donnent c'est difficile de ne pas donner. Le système pousse à donner. Et ça devient un devoir d'état.

L'évergétisme n'est donc pas lié aux intérêts individuels. Au début, les évergètes se mettent à donner, le premier pour mériter son pouvoir. Il est grand, alors il donne aux autres. Les autres l'imitent -> cela devient progressivement un système. A un moment, les évergètes donnent car les autres puissants donnent aussi. On retrouve cette idée chez la Boétie. Paul Veyne dit que ces gens-là veulent se sentir exister dans le rôle de puissance, être puissant dans les yeux des autres. Au fur est à mesure de l'évergétisme, le module de l'évergétisme change.

« l'évergétisme ne semble plus lié aux intérêts individuels »

Contrairement à la représentation commune des pratiques d'échange à une puissance et à un petit, c'est une chose qui s'explique par le fait que les élites veulent que les autres reconnaissent leurs grandeurs. Ce sont des pairs, ce qui leur importe, c'est **d'entretenir et de mériter leur conviction sociale. C'est donc une relation entre les élites entre eux.**

Ensuite Veyne, se demande si l'évergétisme dépolitise le peuple, il rappelle que non, il dit que cela vient entretenir un « *apolitisme culturel* ». C'est-à-dire que cela vient renforcer le désintérêt politique du peuple.

Enfin il se demande si cela n'apporterait pas la paix sociale, il va répondre que oui. Si un moment, on décide d'enlever le pain et le cirque, la paix disparaîtra puisque le peuple si est accommodé. Il y a une idée de contrat : les riches donnent et les pauvres reçoivent. Les théories du contrat social sont des fictions normatives à visée rationalisatrice. Personne n'a jamais signé un pacte. Mais à un moment dans l'histoire il y a eu quelque chose qui ressemblait à ça. Mais les théories du contrat social arrivent après. C'est le résultat de cette dynamique, la conséquence du succès de ce système de pouvoir. On a alors confondu la cause et les faits.

Les évergètes ne sont pas plus libre que le peuple, dans la mesure où ils sont obligés de faire tenir le système de l'évergétisme. On a affaire à un groupe qui s'autocontraint, lui-même. Soit parce qu'ils risquent des sanctions de leurs pairs, soit par ce qu'une fois que le système est en place on peut plus l'arrêter.

→ **Cette exemple permet de ne pas avoir une vision machiavélique**, on voit que des élites se contraignent entre elles à être vertueuses et ont du mal à faire autrement. On retombe sur les postulats de la sociologie (*You stand where you sit*). On est aussi dans un « les hommes font l'histoire mais ne savent pas qu'ils la font ». On a un cas assez exemplaire d'une domination par configuration d'intérêt.

« Par domination, nous entendons donc ici le fait qu'une volonté affirmée (un "ordre") du ou des "dominants" cherche à influencer l'action d'autrui (du ou des "dominés") et l'influence effectivement, dans la mesure où, à un degré significatif d'un point de vue social, cette action se déroule *comme si* les dominés avaient fait du contenu de cet ordre, en tant que tel, la maxime de leur action ("obéissance") » [LD, p. 49]



« Par domination **en vertu d'une configuration d'intérêt**, nous entendons donc ici le fait qu'une ~~volonté affirmée (un "ordre")~~ **une contrainte structurelle** du ou des "dominants" ~~du système~~ **influence** l'action d'autrui (~~du ou des "dominés")~~ et l'influence effectivement, dans la mesure où, à un degré significatif d'un point de vue social, cette action se déroule *comme si* les ~~dominés~~ **acteurs** avaient fait du contenu de ~~cet ordre~~ **contrainte**, en tant que telle, la maxime de leur action ("obéissance")—(**« conformation »**) [DL 49]

B. Chantier n°2 : l'énigme de la « *légitimité* » d'une domination : sur la piste du « *comme si* »

On sait que c'est d'avoir été éduqué qui rend disposé à obéir. *Légitimité et domination marchent mains dans les mains, mais qu'elle est la nature de cette relation ?* La domination est représentée comme si les dominés s'inclinaient. Il y a deux options :

- **On obéit car l'on considère que l'ordre est légitime.** La légitimité standard, c'est un partage de valeur qui appuie l'obéissance. La légitimité précède l'ordre. Il est légitime au départ. C'est une conformation idéale.

- C'est le fait d'obéir qui donne de la légitimité à l'ordre. (On n'a pas envie d'avoir de remarque sur le fait qu'on ne laisse pas sa place → on fait **comme si** on exécute un ordre). Le contenu de l'ordre n'est pas la maxime de la conduite. C'est l'effet émergent de votre obéissance car on se conforme en pratique. C'est une conformation de fait. On aligne nos conduites, elles sont conformes à ce qui est attendues (Orthopraxie).

→ Il y a une tentation à dire qu'il y a une légitimité profonde et une légitimité de façade. Ce n'est pas le cas. ¹Mais en réalité, les deux légitimités sont équivalentes, il n'y en a pas une moins profonde que l'autre. ²Ce n'est pas une différence entre une légitimité idéale et une légitimité vide de toute valeurs. Dans les deux cas on retrouve des valeurs. Weber parle d'action de rationalité en valeur. Quand on fait de l'orthopraxie c'est qu'il y a des valeurs qui sont partagés par les gens en face :c'est une action de rationalité en finalité. Ce n'est pas une opposition entre la contrainte et la valeur. Il est à noter que la contrainte ne s'exprime pas, elle est diffuse.

- Conclusion

D'un point de vue sociologique il faut retenir la dimension relationnelle du pouvoir. On ne possède pas un pouvoir comme on détient une chose. On ne détient pas un pouvoir, on l'exerce. On exerce le pouvoir et on peut le perdre. Le pouvoir n'est pas omnibus, il n'est pas transitif. Le pouvoir qu'on exerce sur quelqu'un ne garantit pas qu'on puisse l'exercer sur quelqu'un d'autre. Le pouvoir n'est pas non plus sans limites : il dépend du contexte et du jeu social.

Le pouvoir n'est pas une alternative entre la domination parfaite et la soumission. Ce n'est pas de la servitude volontaire (La Boétie). Le pouvoir reste quelques choses de fragile qui est un mélange de contraintes matérielles et de processus de légitimation. Il y a **trois conséquences** qui en découlent :

- Le dominé participe plus ou moins activement à sa domination.
- C'est une relation asymétrique (pour le dominé car ce n'est pas sa volonté qui triomphe) mais qui n'est pas nécessairement pensé contre lui et d'autre part cela est compliqué d'être dominant car les dominants peuvent être dominés par leur propre domination. C'est une expérience éternelle.
- La légitimité est une des questions les plus difficiles des sciences sociales.

Pouvoirs et institutions

CHAPITRE 3 : QU'EST-CE QU'UN ETAT ? A LA RENCONTRE DU « JUGEMENT DERNIER »

→ Montrer que **l'Etat est une forme d'organisation historique parmi d'autres**. L'Etat est l'occasion de voir les différentes formes de pouvoir et de voir la capacité à créer des catégories dans la société. De manière plus précise, cela permettra de suivre le premier questionnement : *d'où vient l'Etat ?* Et le second questionnement : *qu'est-ce que la puissance d'Etat ?*

L'Etat en Europe de l'Ouest est souvent caractérisé comme l'Etat moderne, c'est-à-dire l'Etat tel qu'il émerge dans la modernité politique du XVI^{ème} siècle à nos jours.

I. L'énigme du pouvoir d'Etat

A. Quelques définitions (sociologique et juridique) pour une mise en énigme

- Définitions juridiques : le droit fait l'Etat... qui fait le droit.

Kelsen et Vedel, on a un territoire qui existe en trois dimensions, il y a l'espace terrestre, aérien et les sous-sols. Il y a aussi une population, qui correspond à la population qui habite dans le pays. La souveraineté, qui est un pouvoir de contrainte relativement centralisé qui vaut sur le territoire et sur la population qui s'y trouve.

Pour Kelsen, ces trois éléments sont définis juridiquement. **Du côté des frontières le territoire n'est pas que défini de façon géographique**. Il dit que l'appartenance des individus à un Etat ne correspond pas à une question de sentiment d'appartenance, mais correspond à une question de droit.

Cela souligne deux difficultés. **Kelsen** est dans le piège objectiviste, il croit que le pouvoir d'Etat se comprend à partir de son système juridique. Cela souligne aussi le **problème de la tautologie** ; c'est lorsqu'on tourne en rond, c'est-à-dire qu'on n'a pas beaucoup avancé dans la définition d'Etat. C'est ce qui intéresse **Weber** qui dit que c'est tautologique car il dit que l'Etat est un pouvoir originaire, et il est suprême.

L'explication de la soumission des Hommes n'est pas sublime, elle n'est pas mystérieuse, c'est-à-dire sans explication, cela s'explique par le fait que l'Etat est le détenteur du monopole de la violence physique légitime. **Bourdieu** va dire que **l'Etat n'a pas que ce monopole, mais aussi le monopole de la violence physique symbolique**.

- Définition webérienne de l'Etat : un moyen spécifique, le monopole de la contrainte physique légitime.

Il s'agit chez Max Weber, la théorie de l'Etat est un idéal type. Cette définition correspond à celle de l'Etat moderne, l'Etat moderne chez Weber est différent de l'Etat patrimonial, c'est-à-dire un Etat patriarcal avec un enchevêtrement des affaires publique et privée.

« L'Etat est une entreprise politique de caractère institutionnel lorsque et tant que l'administration revendique avec succès dans ses règlements le monopole de la violence physique légitime. »

→ C'est une **entreprise politique**

→ Elle a un **caractère institutionnel**, c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà de ses membres et qui survit à ses membres. C'est ce que **Kantorovitch** à développer avec la théorie des deux corps du roi : « *le roi est mort, vive le roi* ». Il y a le corps physique est personnel, et le corps abstrait et immortel.

Une institution se caractérise avec un effet de prise de rôle, c'est-à-dire que le titulaire du pouvoir quand il est investi devient autre choses de ce qu'il était lui-même : être à la hauteur de sa fonction. Il y a un rappel à l'ordre quand il y a de la transgression, et il y a des technologique juridique qui sont là pour s'en occuper. **Il y a une distinction entre l'homme et la fonction. Une institution est ce qui à la faculté d'homogénéiser des personnes différentes. C'est quelque chose qui survit à la mort de son créateur.**

→ Elle a une **direction administrative**, elle est pensée pour Weber comme une illustration de la domination légale rationnelle. On recrute par le biais de concours, c'est une embauche formalisée.

Raymond Aron dit que la philosophie de Weber est une philosophie de la lutte des classes. La violence chez Weber s'entend au sens large, il s'agit de la contrainte. Cela va être par exemple une interdiction de se regrouper pour manifester.

Deuxième remarque, Weber a bien compris que l'Etat pouvait faire plein de chose, que l'Etat a des finalités diverses et multiples. Par contre tous ces Etats aussi différents qu'ils soient, ont un même point commun : de recourir en dernière instance à la contrainte physique légitime. La condition *sine qua non* est qu'il on recourt en dernière recourt à la violence physique légitime pour remplir ses fonctions.

Weber dit aussi que l'Etat est le seul à pouvoir monopoliser la violence légitime physique avec autant de succès, par exemple c'est pour cela qu'on ne considère pas l'impôt comme du raquette. Cela pose des questions, notamment de savoir d'où vient la légitimité du monopole de la violence étatique...

B. « D'où » vient la légitimité du monopole de la violence étatique ?

- L'Etat, une « mafia qui a réussi » (Ch. Tilly) : quand le monopole fait la légitimité.

Tilly fait une comparaison entre l'Etat et la mafia. Pourquoi ce monopole est légitime ? car cela est trop coûteux de désobéir.

Ce qui distingue l'Etat de la mafia, **Tilly** montre qu'il n'y a pas de différence substantielle entre les deux. Pour différencier les deux il va utiliser cette phrase : « L'Etat nous protège tandis que la mafia nous expose au danger ». Une différence semble donc apparaître entre l'Etat et la mafia. *Cependant, n'existe-t-il pas dans formes de protection dues à un problème initié par l'Etat ?* On peut prendre l'exemple du terrorisme, qui est pourtant à comprendre avec vigilance. Quand un Etat décide de partir en guerre et qu'une conséquence est le fait que des groupes terroristes viennent dans ce même Etat et s'en prennent à la population civile, cela ressemble aussi à la première conception de la mafia évoquée ci-au-dessus

Remarque : C. Tilly ne dit pas que l'Etat a un fonctionnement mafieux. Il dit juste qu'en substance, pas grand-chose qui différencie les deux. Par contre, sur le long terme, ça change tout car une entité est légitime et l'autre ne l'est pas.

- L'Etat comme « *banque de crédit symbolique* » (P.Bourdieu) : l'exemple du nénufard

Une violence qui est également symbolique. **Bourdieu** rajoute la conceptualisation de l'Etat comme le détenteur de la violence légitimes symbolique. Cela signifie que le pouvoir d'Etat s'exerce non pas seulement sur les corps, mais aussi sur les cerveaux. Il dit que l'Etat est le principal producteur de nos visions du monde. Il va même plus loin en disant que nous pensons l'Etat selon les moyens... L'Etat est une banque de crédit symbolique qui façonne les esprits, détermine le juste, le normal, le beau.

Exemple du nénuphar : l'orthographe initiale de nénuphar avec "ph" n'est pas justifiée. En écrivant "nénufar" on va dire qu'il écrit mal, que ce n'est pas français, que ce n'est pas adulte. L'Etat influence nos goûts car on verra quelque chose de bien orthographié comme beau. On a honte quand on fait une faute d'orthographe.

→ C'est ce que **Bourdieu** appelle la violence symbolique légitime : c'est de la violence au sens large et qui dans ce cas fait référence à ce qui façonne nos représentations du monde. Il faut donc savoir de quel côté on est car celui qui ne sait pas bien orthographié nénuphar, qui n'est pas du "bon côté" va se convaincre qu'il est bête ou dyslexique. Il va accepter l'idée qu'il a une faiblesse alors qu'il est du côté dominé d'une relation.

Quand on maîtrise mal l'orthographe, on est mal inclus dans la société. En réalité, on est juste du côté dominé de la relation. On croit être faible, bête, ou « plus manuel ». Ce n'est que de la pensée d'Etat. Bourdieu ne regarde pas que les corps dans son analyse de l'Etat. Par la considération des esprits, il permet de comprendre l'intériorisation de l'ordre public.

Cependant, quand on est du côté du dominant, on ne voit pas que c'est contingent. L'étudiant qui réussit, pense que c'est lié à son travail. Ou alors, la manière dont un étudiant dit qu'il est

plutôt manuel et donc ne sait pas écrire c'est de la violence d'État, car cette fracture est insinuée par l'État.

Cependant, **c'est plus facile d'être légitime quand on a le monopole et inversement, c'est plus facile d'avoir le monopole quand on est légitime**. C. Tilly dit que l'État offre ce qu'on ne peut pas refuser, il n'y plus de concurrent de taille équivalente. Ne veut pas dire que l'État n'est pas porteur de valeurs, l'État nous socialise à des valeurs et à la capacité d'éduquer des citoyens.

→ La violence symbolique (Bourdieu) et la violence physique (Weber) sont le monopole de l'État et viennent de la sociogenèse de l'État au terme d'un processus multiséculaire, de concentration de différentes espèces de capitaux.

II. Réfléchir à la sociogenèse de l'Etat en Europe de l'ouest

A. Penser l'Etat avec Norbert Elias

- Norbert Elias

Il va travailler sur les questions de sociogenèse de l'Etat, surtout sur le cas français, car pour lui, c'est l'exemple parfait de monopolisation.

N. Elias est né en Allemagne en **1897** et meurt au Pays-Bas en **1990**. C'est quelqu'un de part sa longévité, va pouvoir rencontrer Pierre Bourdieu. Il a une longévité peu commune, ce qui le rend peu classable. Il est de la pluridisciplinarité. Il a une carrière malheureuse car c'est un soldat traumatisé de la Première Guerre mondiale, et comme il était juif, il a du fuir l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Sa grand œuvre forme un triptyque :

- La société de cour = jeu de l'étiquette sous l'ancien régime, levé du roi à Versailles
- Civilisation des mœurs = à partir des manuels de civilité de la Renaissance
- Dynamique de l'Occident = s'intéresser à sociogenèse de l'État et au monopole de l'État.

Il n'est pas toujours bien reçu car on lui reproche sur des sujets futile, comme l'usage de la fourchette dans la société de cour. Ces centres d'intérêt sont l'extériorisation et l'intériorisation, c'est ce qu'il appelle **l'affect**.

C'est quelqu'un qui s'est intéressé à la sociologie du sport. Comment on a transformé la violence en la travers le sport. Il va aussi s'intéresser à Mozart, bref il va s'intéresser à des sujets très divers.

Ce qu'il l'intéresse c'est un processus d'institutionnalisation de l'Etat avec l'équilibre des tensions. Ce qui faut retenir, c'est qu'il y a deux monopoles : le monopole militaire fiscal et le monopole.

- Modification de l'"équilibre des tensions" et processus d' institutionnalisation : les 4 temps de l'Etat

Elias n'est pas dans une conception de l'histoire qui est linéaire, il va distinguer quatre phases :

✚ La phase de concurrence libre

Elle n'est pas régulée par une puissance supérieure, (libre étant synonyme de sauvage car les prétendants à la puissance sont à égalité) si le Prince tient à sa liberté, il doit se lancer à la conquête. Ce n'est pas que les individus soient violents, mais c'est qu'ils n'ont pas le choix. Ce ne sont pas forcément des visées impérialiste : l'idée est de « croquer l'autre avant de se faire croquer ». Au terme de ces combats éliminatoires, il va rester que quelques unités pour rivaliser contre le pouvoir central.

✚ La phase des apanages vers le XIV^{ème} et XV^{ème} siècle

C'est une sorte de compensation du droit d'ainesse pour éviter les guerres de succession. De plus, il est possible de faire revenir les terres en apanage dans le domaine de la couronne lorsqu'il n'y a plus de successeur mâle. On a à la fois de la concentration, mais aussi des formes de déconcentration : on a une complexification du pouvoir (centralisé car roi mais décentralisé car passe par apanages) -> moins d'unité. Le roi est plus puissant que dans la phase précédente.

✚ Phase de la victoire du monopole royal (fin XVe-XVIe)

On arrive à un moment où il n'y a pas d'alliance contre le roi même si tous les seigneurs pourrait le renverser, mais elles ne le font pas, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'alliance contre le roi. Ils ont une taille presque égale. En même temps, ces maisons ont cessé de se faire la guerre, car la guerre coûte chère. Mais l'égalité relative de ces maisons à une autre conséquence : comme ces maisons sont placées pratiquement sur le même piédestal, le roi peut plus facilement s'imposer comme arbitre. Il va notamment se trouver à départager les conflits entre la noblesse et la bourgeoisie.

Explication absolutisme royal = « l'heure d'un pouvoir central fort dans une société à haut niveau de différenciation approche, quand l'ambivalence des intérêts des groupes fonctionnels les plus importants est si marquée, quand les centres de gravité se répartissent si également entre eux, qu'il ne peut y avoir, de quelque côté que ce soit, ni compromis, ni combats, ni victoire décisive (, , 111).

→ il arrive qu'il y ait des stratégies pour parvenir au pouvoir mais la victoire du monopole royal n'implique pas de cynisme. Les équilibres des tensions sont suffisamment équilibrés pour que le roi puisse s'imposer. Dans les faits, il est devenu un peu plus puissant que les autres, ce qui le met structurellement en position de force.

→ le monopole royal chez Elias n'est pas la victoire d'un seul homme tout puissants sur ces vassaux. En effet, le roi est lui-même pris dans des tissus d'interdépendance de plus en plus complexes : il a besoin des grands du royaume pour pouvoir subvenir aux besoins de la cour. Plus le roi étend son pouvoir, plus il étend le pouvoir de l'administration, qui est là pour appliquer le pouvoir. Donc, plus les maisons deviennent puissantes, plus il y a le besoin d'une administration, d'un corps d'agent de l'État. Le monarque n'est pas entièrement libre dans ces interdépendances :

« [...] la condition de dépendance se renverse de façon étrange à partir d'un certain seuil. [Car] dans la mesure même où la détention d'un monopole exige la mise en place d'une vaste administration et une division du travail très poussée, elle s'achemine vers un seuil à partir duquel les détenteurs du monopole se transforment en simples exécutants d'un appareil administratif aux fonctions multiples, exécutants peut-être plus puissants que d'autres, mais tout aussi dépendants et liés par toutes sortes de contingences Elias, (, , 30-31). DO

✚ La phase de socialisation au monopole de la domination

C'est le moment où le roi est obligé de dissocier ces finances personnelles du budget de l'Etat. Les sphères privées et publiques sont distinguées. C'est ce passage qui marque pour Norbert Elias le passage du monopole royal au monopole étatique.

La nature des conflits change, ce ne sont plus des conflits dans une lutte pour s'imposer comme le plus gros fiefs, mais une lutte pour accéder au pouvoir étatique. On voit bien cette interdépendance complexe dans la convocation des Etats Généraux par **Louis XVI**. L'absolutisme royal, c'est d'être placé en position d'arbitre. Le pouvoir absolu est aussi un pouvoir qui échappe à celui qui le tient. Le monopole, chez Elias est compris comme une situation d'interdépendance. La concurrence qui était en interne se déporte en externe, c'est-à-dire sur la terrain européen.

Bourdieu nous dit que **Elias** attrape bien l'ambiguïté étatique. L'Etat instaure une domination qui a une forme de paix, il y a une sorte de profit d'ordre. Elias a un raisonnement en termes d'espace social (entre le privé et le public).

Dans la conception wébérienne de l'État, si celui-ci peut revendiquer le « *monopole de la violence physique légitime* », c'est qu'il a deux autres monopoles aussi = LOI DU MONOPOLE. C'est une boucle : les moyens financiers permettent de garantir le monopole militaire, mais pour faire la guerre on a besoin d'argent.

On arrive dans un système monétaire -> pouvoir d'Etat. L'État est donc le pouvoir centralisateur du financement de la guerre, on voit apparaître avec l'État la naissance de l'impôt. L'impôt (c'ad récolte d'argent pour financer la guerre) va servir à organiser l'administration (qui est liée à la collecte de l'impôt). En son sein, cela implique des procédures qui demandent de dissocier portefeuille privé / portefeuille public.

Elias identifie ces quatre séquences ainsi que le renforcement mutuel de deux monopoles : le monopoles militaire et le monopole fiscal. Ces deux monopoles sont complémentaires. Les logiques auxquelles servent l'impôt vont évoluer notamment pour diversifier les missions de l'Etat. L'Etat reste la seule puissance qui a les capacités d'extractions financières pour surmonter une crise financière.

- La modification des « normes de l'économie pulsionnelle »

C'est comment l'Etat va produire de l'autodiscipline sur les conduites. Elias considère que l'État produit les normes de l'économie pulsionnelle c'est-à-dire l'autodiscipline sur les corps. Le monopole militaire va se constituer progressivement, ce qui va entraîner l'interdiction de la violence privée (car la violence publique est autorisée, mais de fait c'est + compliqué). La loi va interdire les duels de cour par exemple. Il arrive aussi qu'ils se désarment eux-mêmes

car ils ne sont plus de taille. (= versant MATÉRIEL) à Désarmer les citoyens puisque le profit d'ordre engendré par la création de l'État tend à imposer la paix.

Elias appelle à une « **civilisation des mœurs** » (versant cognitif) -> valorisation de l'autocontrôle c'est-à-dire qu'on est tous appelé à réprimer nous-mêmes nos pulsions. Cette diffusion de la civilisation des mœurs part d'en haut (société de cour) pour arriver vers le bas (bourgeoisie).

La noblesse va être progressivement empêchée de livrer le combat et qui va investir ses forces dans un autre jeu distinctif, qui consiste à devenir maîtresse d'elle-même, de s'auto-contraindre, avec une métamorphose des codes de bienséance. C'est une révolution en profondeur. *ex : manger, oui mais avec une fourchette ex : tuer, mais avec des mots, de bons mots.*

→ Il existe un lien entre la monopolisation de la violence par les gouvernement et cette force de pacification des mœurs chez gouvernés.

Elias parle d'un **abaissement du seuil de tolérance à la violence**: ce qu'on considère comme une violence admissible est de plus en plus bas. **La violence s'exerce donc de manière de plus en plus subtile, euphémisé.** Chez Norbert Elias, cet abaissement est tendanciel, c'est-à-dire qu'il sait que les choses peuvent se renverser. Ce n'est pas une conception linéaire de l'Histoire. L'Etat n'a plus besoin de déployer un niveau de violence aussi élevé pour exercer son monopole. Il ne tue plus mais met des amendes.

→ En résumé, Elias parle de l'**intérieurisation de la puissance d'Etat**. C'est une réalisation extérieur qui est en nous. Chaque stade de monopolisation correspond et illustre un **processus d'institutionnalisation de l'Etat**. Cette aspect matériel est toujours connecté aux vastes métamorphose psychique.

B. Ressaisir la monopolisation : retour sur 3 monopoles

- La centralisation des fonctions d'ordre : une « double » séparation

La plupart des travaux sur la sociologie de l'État en Europe de l'Ouest ont confirmé les travaux de Elias. Ainsi, l'Etat moderne a bien quelque chose à voir avec une **entreprise de monopolisation des capitaux physiques, économiques, informationnels, culturels et symboliques.**

Ces Etats sont vainqueurs de combat éliminatoire et donc l'Etat est ce qui émerge du désordre féodal, personne n'a voulu l'État en tant que tel. C'est un processus qui s'écoule sur plusieurs siècles.

Il va y avoir une **double séparation** :

- **Traité de Verdun**, on va sortir d'un monde sans Etat, il existe d'autre forme d'organisation politique que les Etats. C'est une dynamique qui se déploie sur plusieurs siècles. C'est une sorte de sélection darwinienne. Cela rappelle la pensée de

Kantorowicz, la séparation de la personne et de la fonction. Louis XIV disait « *l'Etat c'est moi* » mais il doit, de plus en plus, dissocier sa cassette personnelle de celle de l'Etat. C'est la théorie des deux corps du roi. Il existe des sociétés comme les Nuers, qui sont des sociétés sans Etat. Cette Etat naissant doit s'affirmer à l'externe et à l'interne. L'Etat va progressivement se centraliser, en France cela correspond à la loi du Royaume.

- **Tous les Etats vont batailler avec leur Eglise nationale.** De plus, il y a une séparation entre les fonctions d'ordre (la police, l'armée, la justice, etc.) et le monde ordinaire. Cela peut sembler naturel, mais il y a des sociétés et des époques où ce n'est pas le cas. Dans ses travaux, **Pritchard** s'est intéressé aux sociétés sans Etat. Dans ces sociétés, l'ordre est exercé par tout le monde en tant que personne (pas de dissociation entre la fonction et la personne).

- Victoires temporelles et religieuses

Il y a aussi un terrain spirituel à l'échelle nationale avec l'Eglise nationale et le choix des évêques (le roi ou le Pape?). On a progressivement une sortie du religieux. Développement du 47 rationalisme, l'Etat va de plus en plus avoir une autonomie par rapport à la religion.

Stanley Rokkan va montrer la difficulté à constituer un Etat quand on est trop proche du pouvoir de Rome, c'est-à-dire trop proche du Vatican, ce qui explique aussi l'unification très tardive de l'Italie. Cela explique l'unification tardive de l'unification de l'Italie.

Il y a une forte relation entre l'apparition des États modernes et l'extension de la Réforme. L'idée que Dieu est dans des consciences individuelles qui facilite la tâche d'Etat. La guerre va favoriser de manière circulaire l'Etat et la fiscalité...

C. Croissance économique, militaire et bureaucratique : retour sur le « monopole fiscal »

Il y a un fort développement économique dans les Etats modernes protestants (Royaume-Uni, Etats-Unis). Immanuel Wallerstein parle d'économie monde: territoire dynamique polarisé par un centre économiquement autonome qui se suffit à lui-même et qui exerce une domination ou une influence sur des périphéries et des marges.

Cette économie monde s'est développé au XIX^{ème} au Royaume-Uni et au XX^{ème} aux Etats-Unis. Elle a permis de développer un système étatique qui s'autoentretient. Au début, l'Etat utilise l'impôt faire ses propre intérêt. Aujourd'hui c'est un corps transcendant.

→ **Monopole fiscal** : marche dans l'économie monde, rapport de causalité entre croissance économique, militaire, démocratique. Au début l'impôt est utilisé de manière prépondérante. L'impôt va aussi développer la statistique pour connaître la population pour pouvoir mettre en place de manière optimal l'impôt. Il y a une normalisation de l'impôt (plus seulement l'impôt pour financer la guerre), va de pair avec le développement du nationalisme.

→ **Militaire et fiscal s'autoentretiennent** car il sont liés, développer une fiscalité régulière suppose une administration : formation de l'Etat, émergence d'instances représentatives

(moment où le roi a besoin des autres composantes dans la société pour avoir de l'argent donc : corps intermédiaires supposent négociations)

D. Le « méta-monopole » à la rencontre de la pensée d'Etat

- Le « monopole de l'éducation légitime » (Gellner) et la formation du sentiment national.

Il y a une unification qui se joue sur le terrain de la monnaie. C'est toujours du symbolique, des choses qui ont de la profondeur qui perdent les individus. Les codes avec lesquels on fonctionne jouent des points de repère. Cela se joue aussi sur le terrain juridique, c'est-à-dire que les juristes vont créer du droit pour fortifier l'idée d'Etat.

Gellner parle du monopole de l'éducation légitime. La force de Gellner c'est de rompre avec une force primordiale de la nation, il est dans une optique constructiviste de la nation et nous montre que la relation Etat/Nation est souvent pensée à l'envers : c'est l'émergence des Etats qui créer le nationalisme n'est pas l'inverse. Cette aspiration est une production étatique notamment parce qu'il existe dans les Etats une homogénéisation culturelle.

- Penser, classer. Retour sur le « monopole de la violence symbolique légitime » (P. Bourdieu)

→ *Comment l'Etat s'y prend pour acquérir un ensemble de monopole notamment pour nous classer et classifier le monde social ?*

Bourdieu parle violence symbolique, ce qui engage nos valeurs. Ce n'est pas un monopole comme les autres. Le capital symbolique c'est le capital qui donne ne la valeur aux autres. Le symbolique c'est ce qui fait la valeur des autres capitaux. On peut être dans un monde où avoir du capital économique devient un capital symbolique, le symbolique peut être n'importe qu'elle capital auquel on donne de la valeur. Le capital symbolique étant monopolisé par l'Etat donne de la valeur aux autres capitaux, cela a un impact sur comment nous voyons le monde.

Ce qui change, c'est que l'Etat monopolise ce capital, donc il a la possibilité de diffuser cette pensée d'Etat à un semble de milieux sociaux. Il y a des capitaux culturels qui sont plus légitimes que les autres notamment dans l'Ecole Républicaine. Disposer de ce monopole là ; c'est disposer d'un méta-monopole, c'est-à-dire un monopole d'un niveau supérieur. En fait, nous sommes pensés par l'Etat. S'il peut y avoir un capital symbolique, c'est bien parce qu'il y a un capital matériel.

E. 3 exemples de la puissance d'Etat

L'Etat a la capacité de totaliser le monde dans lequel il gouverne, c'est-à-dire de créer des hiérarchies le monde. L'Etat a un appareil, pour cela, elle à un corps d'Etat notamment l'INSEE. Qu'est ce que c'est qu'une carte d'identité ?

- Les cartes d'identité sont plus que des papiers : totaliser, fichier, donner des droits.

L'Etat crée des cartes. L'Etat s'est quelque chose qui donne des droits, il va créer des cartes pour identifier les individus. La première créée est la carte de soldat, c'est créé d'abord pour

savoir qui ont a sous ces ordres, pour compter combien on est dans une guerre, et surtout pour contrôler. C'est aussi ce qui permet de toucher une pension, c'est ce qui va permettre de toucher une pension pour la veuve. **Ces cartes ce sont des cartes qui donnent des droits.** Dans le langues administration , les « ayant-droits » ce sont ceux qui ont des droits et c'est l'Etat qui donne ces droits.

L'Etat n'est donc pas seulement un Etat policier, il est dans le même temps un Etat social. La carte d'identité arrive sans hasard en **1917**. Elle vise d'abord les étrangers et est ensuite généralisée sous le régime de Vichy. Cela signale qu'il y a des séquences historiques où on n'a pas besoin de l'Etat pour certifier des identités. « *Montrer pattes blanche* », c'est montrer son identité pas un document signalant qui on est. Cela nous attribue aussi un groupe social. Et ce fait d'avoir la nationalité, nous donne toutes sortes de droits, notamment de passer des concours. En même temps, cela est arbitraire au sens sociologique du mot, c'est-à-dire qui relève de la contingence historique, il n'y a pas grand-chose qui sépare les personnes, mais il y a une chose qui devient étanche entre les nationales et les étrangers.

C'est l'Etat qui en dernière instance certifie une identité, qui créer des différences, qui créer des discontinuité dans ce pourrait être continu. On a cela typiquement dans des concours, c'est ce que Bourdieu appelle des rites d'institutions. C'est une notion de **Van Gennep**, que Bourdieu va développer. Le rite d'institution c'est quelque choses qui signe une différence entre ceux qui ont réussi ou fait le rite et ceux qui ne l'ont pas fait. Par exemple la différence de résultat aussi petite que soit elle va être important. Par exemple la différence entre le dernière reçu et le premier refoulé. Cela créer des traumatise puisqu'on change d'état : on a celui qui a et celui qui n'a pas. La où c'est arbitraire c'est que l'Etat à un moment peut limiter la régression causale.

- Qu'est-ce qu'une (fausse) monnaie ? De l'anarchie monétaire à l'ordre étatique

La cas de la monnaie est un autre exemple. C'est un symbole d'Etat, le fait de produire de la fausse monnaie, c'est une peine historiquement très fortement condamnée, elle était passible de la peine de mort car ça à atteinte au cœur de l'Etat. Ce cas est une cristallisation de l'histoire de l'Etat. Une monnaie, c'est à la fois une invention étatique, mais aussi autres choses. **La monnaie va être un moyen de commensurabilité des échanges.** On invente un monnaie qui par exemple peut être différent que la monnaie que l'on connaît aujourd'hui (comme des coquillages par exemple).

L'Etat joue son rôle là-dedans. La monnaie est produite par des crédits. La monnaie donne l'impression d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi. C'est le symbole de l'Etat. Avec la monnaie, on sort d'une économie de troc et permet des échanges dans une société complexifiée.

Pour Aristote, la monnaie à 3 fonctions :

- Sert d'une réserve de valeur (ne se périmé pas)
- Sert d'intermédiaire des échanges
- Sert d'unité de compte

La différence avec **la fausse monnaie** est que toutes les caractéristiques d'une vraie monnaie sont là, mais elle n'est pas garantie par l'Etat.

→ **La monnaie permet la centralisation étatique.**

- Le temps et l'espace. Réflexions sur les cartes « géographiques »

On est persuadé que l'on vit tous le même temps. Mais le temps est aussi un temps politique. Ce plonger dans les cartes permet de voir comment l'Etat forge notre imaginaire. On observe que les fuseaux horaires ne sont pas parallèles entre eux, ils suivent les frontières des Etats.

Paris est à l'heure de Berlin alors que ce n'est pas censé être le même fuseau horaire. Aux Etats-Unis, on voit qu'il y a six fuseaux horaires différents et on laisse les Etats fédéraux de modifier leur heure alors qu'en Chine, on observe le même fuseau horaire. **Cette réalité-là est de la construction étatique**. Le fait que ces expériences nous paraissent métaphysiques et ces sauts métaphysiques sont étatiques. On voit donc que les fuseaux horaires sont mal fichus, et que c'est un mal fichu étatique.